

## LES UTILISATIONS DU CUIR ET DE LA PEAU

On a ouvert à Bruxelles, le 1er octobre, une école de Chorioplastie.

"Cordouanniers", mes chers confrères, dit le "Moniteur de la Cordonnerie," si nous avons posé cette question: qu'est-ce que la chorioplastie? Nous sommes prêts à gager que peu, bien peu d'entre vous auraient pu y répondre.

Oh! ne vous troublez pas pour si peu, il n'y a pas de mal à cela.

C'est un langage de savant, et l'on peut être un excellent chausseur et un parfait praticien, sans pour cela avoir ses diplômes de bachelier ès lettres et ès sciences.

Vous avez d'ailleurs une excuse supplémentaire, c'est que le mot doit être de création récente, étant donné qu'il ne figure sur aucun dictionnaire, soit grand, soit petit.

Le mot dont il dérive ne figure que sur certains livres de science, encore ces documents ne se sont-ils pas mis d'accord entre eux.

C'est à l'intéressé d'interpréter à sa façon.

Il s'agit du mot "chorion" qu'il faut prononcer ko-ri-on.

En physiologie, c'est l'enveloppe la plus externe du fœtus. Par extension des savants appellent ainsi le derme et l'épiderme des animaux, et pour eux c'est le chorion qui est tanné et devient cuir. C'est évidemment pour cette raison qu'on a appelé la nouvelle institution école de choriographie, car, en effet, il ne s'agit rien moins que d'y travailler artistiquement le cuir.

C'est grâce à la persévérance d'un élève de l'Académie de dessin, M. Henri Hübuk, que la capitale de la Belgique va voir s'ouvrir cette école nouvelle.

Cette ouverture est une tentative. M. Hübuk essaie de faire revivre cet art qui florissait jadis à Cordoue et qui, par extension, nous a valu, à nous les successeurs des disciples de saint Crépin, le nom de cordonniers, bien que, très certainement, notre profession n'ait que de très lointains rapports avec l'industrie d'art que pratiquaient les vrais cordouanniers qui apprêtaient et ciselaient les peaux pour en recouvrir certains meubles, ou pour tendre les parois trop pauvres et trop nues des palais de l'Occident.

Les habitants de Cordoue qui façonnaient ces cuirs appelés guadameules avaient appris des Maures l'art de les travailler et de les illustrer.

Cet art répondait à l'époque à un certain besoin résultant d'un luxe naissant dont l'origine peut être attribuée aux voyages des croisés dans l'Asie mineure. En effet, lorsque notre noblesse pénétra dans les somptueux palais orientaux dont les murailles étaient recouvertes d'étoffes précieuses ou de cuirs merveilleuse-

ment travaillés et utilisés comme tentures, par comparaison ils trouvèrent leurs demeures bien vides et bien froides.

De retour dans leurs domaines, ceux qui n'étaient pas trop appauvris, car les expéditions d'alors n'enrichissaient pas leurs hommes comme les expéditions des temps modernes, songèrent-ils à imiter, dans la mesure du possible, les splendeurs qu'il leur avait été donné de voir chez les croyants du Coran.

Ils s'adressèrent alors aux artisans de Cordoue.

L'on dit bien que ces Espagnols détestaient bien leur savoir faire des Maures, mais on n'est pas fixé sur l'époque originelle où cet art prit naissance.

L'usage de peindre, dorer, argenter, ciseler, gaufrer ou tympaniser le cuir se perd dans la nuit des temps puisqu'il était déjà florissant au Sahara, au XIe siècle, dans la ville de Gadamès.

Les Cordouans peu à peu négligèrent leur art industriel dont les Pays-Bas s'emparèrent.

Les ouvriers flamands acquirent dans cette partie artistique une réputation telle que François Ier, Catherine de Médicis et Marguerite de Valois appelèrent à Paris les plus réputés d'entre eux pour essayer d'y faire revivre l'industrie du cuir ciselé.

La tentative échoua et la préférence resta aux cuirs de Lille, de Bruxelles, de Gand, d'Anvers et de Malines.

C'est surtout dans la reliure que les artistes du cuir avaient l'occasion de se distinguer, car les bibliophiles du temps s'attachaient à la forme artistique extérieure du livre tout autant qu'au texte que cette forme enfermait.

Ils avaient un culte de la pensée d'autrui poussé à un si haut degré qu'ils professaient que ces pensées devaient posséder un cadre approprié à leurs beautés, de même qu'un tableau de prix. Aussi certaines oeuvres de reliure sont-elles conservées comme de véritables chefs-d'oeuvre et considérées comme telles.

Les tentatives de résurrection de cet art presque disparu sont pour ainsi dire périodiques.

Il y a une quarantaine d'années, M. Brinkmann, le conservateur des musées de Hambourg, eut l'idée de rénover cette ancienne industrie artistique.

Grâce à sa propagande on introduisit dans les écoles professionnelles l'étude du travail artistique du cuir, et cet enseignement a déjà produit, dit-on, d'excellents résultats en Allemagne, en Autriche et en Hollande, où l'on peut voir à l'heure actuelle de grands artistes dessiner des modèles pour les ciseleurs de cuir.

L'art n'est plus un apanage appartenant à telle ou telle nationalité, et l'Art du cuir a eu et a encore ses fervents en France, à telle enseigne qu'en 1901 un journal s'est fondé spécialement à Paris,

pour donner l'impulsion à cet emploi des cuirs et peaux.

La feuille professionnelle, insuffisamment soutenue, a disparu. L'impulsion qu'elle a pu donner s'est cantonnée dans le domaine de l'amateurisme, et à cela nous croyons voir de nombreuses causes.

Nous ne croyons pas devoir terminer notre chronique sans parler de ce que nous avons vu à l'exposition de Milan.

La pyrogravure, art moderne, dont le nom signifie gravure avec l'aide du feu (du grec pyro), a donné des résultats artistiques véritablement surprenants. C'est surtout cette spécialité qui a rencontré nombre d'amateurs.

Pourtant, plusieurs maisons à Paris exploitent industriellement cet art et MM. Mioland et Lelogeais nous ont montré à Milan, des spécimens qui ont été fort justement récompensés.

Mais ce qui surpasse l'imagination, c'est de voir le veau incrusté. L'onna Par des dispositions merveilleuses et un règlement de plateau et de galets, des machines coupantes opèrent des prélèvements dans des peaux préparées "ad hoc", soit lisses, soit préparées en veau peluche, dit veau velours.

Ces machines sont d'une précision telle qu'elles permettent de reproduire facilement, soit le motif décoratif, soit des scènes de genre, soit le paysage.

Cette reproduction est si parfaite étant donné la matière à ouvrir, que, quelque talent que le ciseleur sortant de l'école de chorioplastie puisse y mettre, nous doutons fort qu'il atteigne ce degré de perfection, la simili-gravure dite au trait n'étant pas sans jouer un rôle dans les machines à reproduire; comment dès lors le travail à la main pourrait-il entrer en lutte dans une industrie d'art avec de tels moyens d'action?

Reste la question de l'art pour l'art. Dans ce cas, la chorioplastie sera un art qui s'adressera, en tant que tenture au seul milliardaire, car, en dehors des concurrences que nous venons de signaler, il faut encore compter avec tous les linoléum, les incrusta et autres pegamoides, ces imitations du cuir et de la peau à base de toile, de liège, et d'huile de lin qui donnent de si riches illustrations aux parois murales de quantité d'appartements et de salles, quand ce n'est pas la céramique, la mosaïque ou la miroiterie qui se disputent et se partagent le ménagement en vue de fermer la voie aux microbes.

D'ailleurs, tout en nous inclinant devant toute tentative qui a pour but le relèvement ou le développement de l'art nous ne serions pas partisan de voir se propager une mode qui aurait pour conséquence la raréfaction de la matière première pour notre industrie.

Ce n'est pas une raison, parce qu'à ce moment les industries en général, subissent une crise commerciale qu'on peut dire mondiale, laissent du disponible, pour